

## **Primeur (Extrait du livre *Crever l'écran*)** **Une ouverture dans l'iris**

Marcel Jean

---

Volume 6, numéro 1, août–octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Jean, M. (1986). Primeur (Extrait du livre *Crever l'écran*) : une ouverture dans l'iris. *Ciné-Bulles*, 6(1), 24–25.

À l'automne paraîtra un livre, **Crever l'écran**, qui réunit une dizaine de nouvelles originales ayant toutes pour thème le cinéma. Parmi les auteurs, on retrouve Paule Baillargeon, Micheline Lancôt, Jean Pierre Lefebvre, Jean-Marie Poupart et Claude R. Blouin. **Ciné-Bulles** vous propose un avant-goût de ce recueil, en l'occurrence un extrait de la nouvelle que signe Marcel Jean, coordonnateur de la publication : le critique Louis Messina a démolé le quatrième film du cinéaste Philippe Buffon, **Abymes** ; par ailleurs, ce film est un échec commercial.

« Il y a deux sortes de critiques : les vrais et les faux. Les vrais servent à nous donner des éléments nécessaires à démasquer les faux. Les faux servent à vanter les mérites des films dont les distributeurs ont acheté de gros espaces publicitaires dans les journaux où ils travaillent, à mousser la popularité des films réalisés par leurs amis ou, plus fréquemment encore, à monter en épingle leur propre popularité.

Les vrais critiques servent aussi à démêler l'ancien du nouveau, le toc de l'authentique, le frais du frelaté. Ils servent à amorcer une réflexion pour ceux qui n'ont pas le temps de le faire parce qu'ils doivent, eux, consacrer leurs énergies à pratiquer un travail honnête. Enfin, les vrais critiques sont des phares ; on peut choisir d'être près ou loin d'eux mais, pour qu'ils soient utiles, il faut qu'ils soient toujours au même endroit. »

(Marcel Jean, critique de cinéma au **Devoir**)

Marcel Jean

## Une ouverture dans l'iris

■ Il est encore tôt dans la soirée lorsque Philippe Buffon, accompagné par Anne, entre dans une grande, belle et vieille salle de cinéma — ce genre de salles où l'on n'a pas conçu la climatisation pour provoquer un état quasi catatonique chez les spectateurs — pour voir **Querelle** de Rainer Werner Fassbinder.

Tout au long de la projection, il va d'émerveillement en émerveillement, et se dit que jamais, jamais, jamais, jamais, jamais il n'arrivera à atteindre un tel degré de perfection, à donner à l'art une œuvre aussi accomplie. Mais Fassbinder aurait-il pu se vautrer dans le génie jusqu'à ne plus pouvoir vivre s'il avait eu, collé sur la peau, un parasite avide se nourrissant de son art ? Et Fassbinder serait-il devenu ce qu'il a été si des insectes avaient eu l'indécence d'imprimer, à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, les défécations de ce parasite réduisant l'art à l'état de déchet ? Là est, se dit-il, tel un Hamlet confronté à toute une suite de spectres et de vampires, la question.

Au même moment, devant la salle, sur le trottoir, Louis Messina fume une dernière cigarette avant d'assister à la représentation suivante. Il est adossé à un mur sur lequel se trouve une grande affiche du film présenté (elle montre Brad Davis appuyé, dans une position similaire à celle de Messina, à un

immense phallus de brique) et il regarde sortir les spectateurs qui ont assisté à la représentation précédente. Comme d'habitude, il écoute les commentaires des gens et considère que tous ont tort.

Puis, c'est la rencontre dramatique, Philippe Buffon, toujours accompagné par Anne, sort de la salle et aperçoit Messina. Il s'arrête brusquement et le crucifie du regard pendant un court instant. Anne le tire par le bras mais il résiste. Louis Messina reste calme, quoique surpris et ressentant un certain malaise, puis, feignant la nonchalance, jette sa cigarette par terre et l'écrase. Le premier, il brise le silence :

— Bonjour, je ne vous avais pas reconnu !

Le ton de la phrase est affecté et n'a rien de convaincant.

— Tiens, c'est nouveau, tu me dis *vous*, maintenant ?

De ce côté, l'énerverment se traduit par un ton plus énergique.

— Non... Non... Pas vraiment... C'est que, à moins que je me trompe, tu es deux. Ici, Messina marque un point.

— Tu me dis *vous* quand tu me rencontres, mais tu me traites de crétin quand tu écris !

Faible réplique où Buffon feint de ne pas avoir entendu la dernière phrase de Messina.

— Écoute Buffon, d'abord je ne t'ai pas traité de crétin et ensuite je n'ai fait que mon travail. Tu réalises des films et je les critique. C'est tout. Tu m'excuseras mais j'ai un film à voir.

Après cette intervention plutôt ordinaire, Messina se prépare à effectuer sa sortie. Mais Buffon n'est pas prêt à laisser l'échange se terminer sur cette note. D'autant plus qu'Anne lui a maintenant lâché le bras.

— Qu'est-ce que tu gagnes à être si hargneux en critiquant mon film ? À cause de toi, j'ai tout perdu. Salaud ! Je ne pourrai plus faire de cinéma avant longtemps. Tu m'as attaqué personnellement. Tu me le paieras.

Il est difficile, quand on est vraiment en colère, de mener brillamment une discussion. Buffon est enragé. Il tremble. Ses pupilles sont dilatées. Il est incapable de répondre à Messina comme il l'aurait souhaité.

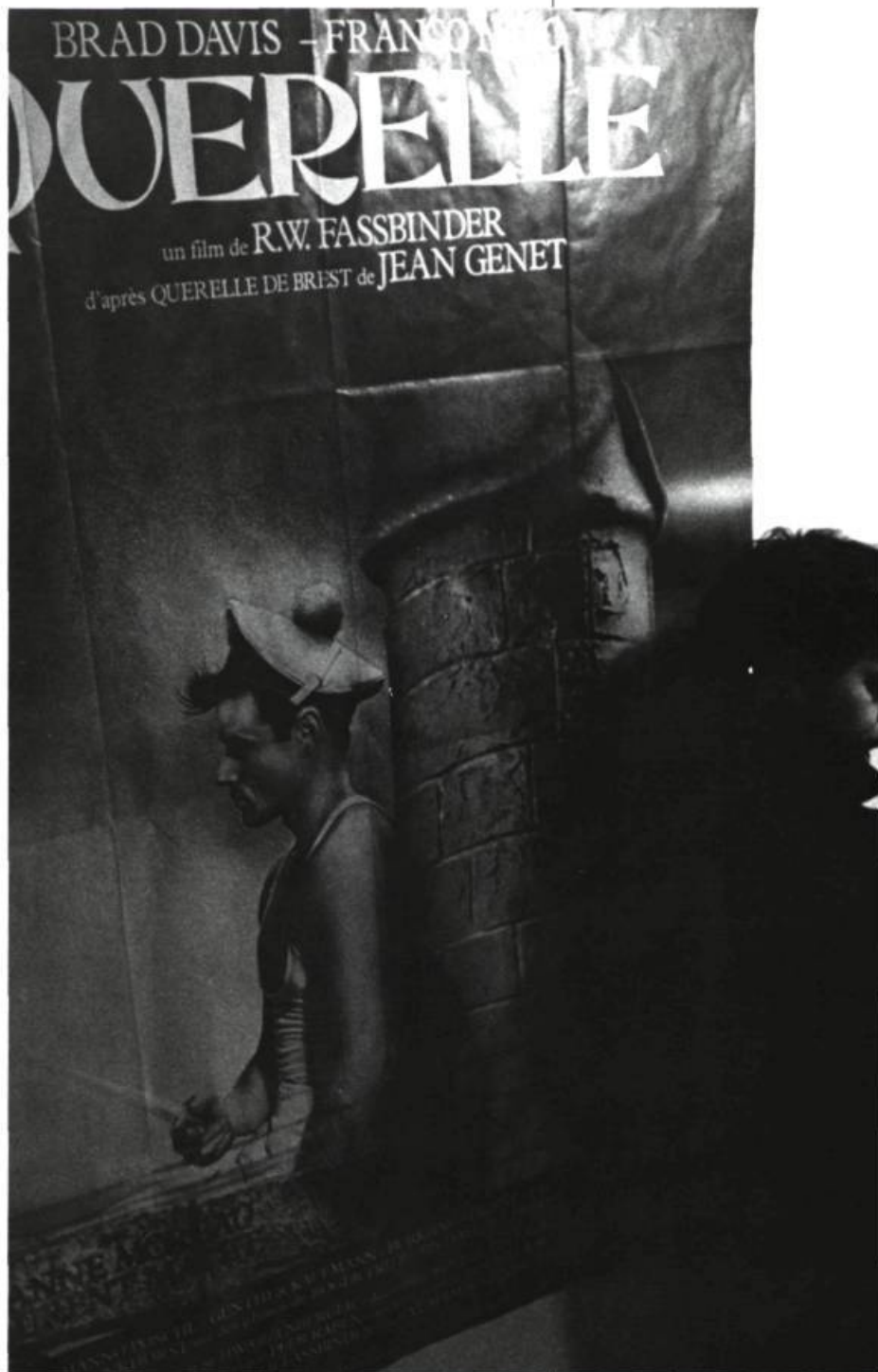
— Si tu mettais autant d'émotion dans tes films que tu en mets à inventer ce mélodrame, probablement que je serais plus clément dans mes papiers.

Cessant enfin de se contenir, Buffon tente d'asséner un coup de poing à Messina mais celui-ci, se tassant sur sa gauche, parvient à l'esquiver. Dans un fracas de verre qui éclate, la main s'écrase violemment contre la vitre protégeant l'affiche du film. Le sang se met à couler abondamment d'une longue entaille qui va d'un bout à l'autre des jointures.

Les gens s'attroupent. Certains, dont Anne, crient. Buffon, muet, enserme fortement le poignet de sa main blessée. Quant à Messina, il recule, fixant, les yeux agrandis, la tache rouge vif qui s'étale rapidement sur le sol.

Sans réfléchir, comme par instinct, il est entré dans la salle de cinéma pour voir Brad Davis, le beau matelot Querelle, arriver dans le port de Brest pour y accomplir le meurtre imaginé par Genet. Vingt minutes plus tard, dans la splendeur des ciels orangés et l'aveuglante blancheur des citations insérées à l'intérieur du film par Fassbinder, Messina a quitté la salle. C'était trop pour un seul soir.

Sur le trottoir, devant le cinéma, on avait mis de la poudre blanche. Un garçon installait du carton dans le cadre qui, il y a moins d'une heure, maintenait l'affiche. ■



(Photo : Guy Lussier)